

## CHAPITRE 3

Punaise qu'est-ce que c'est dur! Qu'est-ce que c'est difficile! Rien que de vous écrire, ça me met la boule au ventre et je me demande si j'aurai la force de vous quitter.

Je l'aime tellement ce métier.

Les gens n'y comprennent pas grand-chose à un tel amour. J'ai beau essayer de l'expliquer, de le transmettre, rien n'y fait.

Les gens que je rencontre pour la première fois, on peut comprendre qu'ils ne comprennent pas. J'arrive comme ça, sur mes grands chevaux.

Je leur raconte que la Police, ce n'est pas ce qu'ils croient. Qu'il s'agit du plus beau métier du monde et que ceux qui l'exercent sont pourvus de cœurs généreux. Je leur dis que même s'ils ont eu des démêlés avec la fonction, même si l'autre jour, ils sont encore tombés sur le dernier des cons qui les a verbalisés sans scrupule pour un feu rouge (alors qu'il était orange!), je leur dis que même si le voisin s'est fait attraper avec un simple petit joint et qu'il a passé vingt heures en garde à vue, même si la dernière fois qu'ils ont mis les pieds dans un commissariat, on leur a parlé comme à des malpropres, eh bien, je leur dis que la Police, ce n'est

pas que ça. J'essaie d'entendre leurs plaintes, d'en trouver les raisons et d'apporter parfois quelque solution. Je leur explique certains fonctionnements afin qu'ils ne restent pas sur une mauvaise impression, qu'ils comprennent le pourquoi de certains comportements.

Mais, ça ne marche jamais complètement.

Les gens écoutent, discutent, argumentent, reçoivent les informations mais la plupart du temps, un goût amer reste dans leur bouche quand on évoque la profession.

Oh! À leur tour, comme ils vous trouvent bien gentille, ils vous rassurent. Ils ont tous dans leur besace le copain d'un cousin éloigné qui est gendarme et qui lui, est vraiment quelqu'un de bien. « Si seulement, ils pouvaient tous être comme lui! » qu'ils vous disent.

Les gens, quand ils parlent de la police, ils parlent comme les racistes.

Tout bon raciste a un copain noir ou arabe. Tout bon anti-flic connaît quelqu'un qui connaît un gendarme qui est pas tout à fait abruti. Quand il le connaît lui-même, il pourrait vous en parler des heures, l'hypocrite.

C'est parfois fatigant de prêcher pour sa paroisse, de vanter les vertus d'un métier connu essentiellement pour ses vices.

Mais qu'est-ce que j'aime ça!

Que la victoire est savoureuse quand votre interlocuteur vous sourit et vous laisse entendre qu'il a reçu le message, d'une façon juste! Qu'il est bon de faire changer d'avis les plus sceptiques! Certes, ça n'arrive pas tous les jours, mais purée, qu'est-ce que c'est bon!

En revanche, il serait faux de croire que seuls les inconnus ont besoin d'être convaincus.

L'entourage, c'est un combat de chaque jour.

Après toutes ces années d'exercice, je constate avec regrets que le message a toujours du mal à passer.

Les amis, déjà, il n'en reste plus beaucoup quand on a les idées que j'ai et qu'on choisit ce métier. Ceux qui restent ou qui arrivent en cours de route, ils vous aiment pour ce que vous êtes, pour ce que vous faites ou que vous voulez faire, mais ce n'est pas pour autant qu'ils comprennent ce qu'il y a à comprendre. Les heures de conversation aboutissent régulièrement à des « si seulement ils pouvaient tous être comme toi! ».

Quand ils vous sortent ce genre de phrase, ils matérialisent leur méconnaissance du métier et vous plongent dans un profond désarroi. Un long moment de silence suit généralement ces phrases-là. La pilule avalée, bien sûr, je recommence.

J'explique à nouveau que je suis loin d'être la seule dans ce milieu-là à concevoir le travail de façon humaine et sociale. Et ainsi de suite.

Changeons de sujet. Évoquons-en un qui se veut plus discret. Oui, n'ayons pas peur des mots et lâchons-en un quelque peu tabou. Oui, parlons de la discrimination sociale dont les fonctionnaires de police deviennent à leur insu les victimes soumises.

Ne pensez pas que j'en rajoute.

Par exemple, c'est bien connu, les flics, ça reste entre soi. Ils ont rarement des flopées d'amis, ou bien alors des amis d'enfance, ou bien alors des amis flics.

Ils ne se mélangent qu'avec difficulté au commun des mortels. Non pas qu'ils se sentent supérieurs ou différents d'une quelconque façon. Non pas qu'ils méprisent les autres au point de ne plus les supporter. Non pas que la police soit une sorte de secte baptisée étrangement Famille et pour laquelle le contact avec la Société, sans arme ni uniforme, est fortement déconseillé.

Non, rien de tout ça.

Ils savent tout simplement qu'ils sont rarement les bienvenus.

Les flics, c'est bien d'en connaître un ou deux mais de là à faire la fête avec, il ne faut pas exagérer. La honte.

Avoir un flic à sa table, c'est un peu comme collaborer avec l'ennemi. Et la collaboration, non, non, non, nous en France on n'aime pas ça. On résiste. Les flics, malgré les apparences, ils voient ces choses-là.

C'est pas si bête que ça, un flic.

Croyez-moi. J'en ai rencontrés en douze ans bien davantage que vous n'en verrez de votre vie entière. Alors quand je vous dis que c'est pour cette raison que, finalement, ils préfèrent rester effectivement entre eux autant que possible, croyez-moi sur parole. Ils évitent ainsi les regards en chiens de faïence, le mépris mal dissimulé et les fameuses questions incontournables auxquelles on se doit de répondre:

«Combien de points je risque si...?» «Combien ça coûte si...?»...

Lorsque mes amis ont l'occasion de rencontrer certains de mes collègues, lors de soirées ou de repas, au départ ils sont angoissés. C'est dingue, non ? Eh non, me direz-vous sans doute.

Mais quand même, dans quel monde vit-on où la police inspire plus de craintes que ce qu'elle n'est respectée ? Pourquoi, de quoi ont-ils peur ?

Ils n'ont rien à se reprocher mais bon, un flic reste un flic.

Il a l'œil partout et trouvera bien un truc qui cloche. Une fois qu'ils sont là les collègues, en général, tout se passe bien. Difficile d'éviter de parler boulot bien sûr, mais on essaie, restant intimement persuadés qu'un goût amer s'installera vraisemblablement quand même dans les bouches.

Côté famille, ce n'est pas plus folichon.

Exemple parmi tant d'autres: quand j'ai annoncé récemment, mon intention de quitter la maison poulaga, entre deux larmes je me suis bien marrée.

Il y a ceux qui m'ont dit que c'était une très bonne idée, ceux qui pensent que ça fera un bon flic en moins dans la police et ceux qui m'invitent à réfléchir encore un peu. Les derniers étant les plus nombreux. Allez comprendre pourquoi...

Franchement, c'est à en perdre la raison.

Les plus nombreux, ceux qui ne veulent pas que je prenne de décision hâtive et blablabla et blablabla, eh bien ceux-là sont grosso modo les mêmes qui me suppliaient presque, il y a quelques années, de réfléchir avant d'entrer dans un tel métier.

Ils devraient être contents que j'en sorte, non ?

Visiblement, non. Ils sont tout aussi frileux à l'idée que j'en sorte que quand j'y suis entrée. Leur réaction actuelle s'acoquine avec celle du passé. Ça me fait bien marrer.

Pourquoi sont-ils frileux ? Eh bien pour les mêmes raisons que naguère dirons-nous. Celles que nous avons évoquées tout à l'heure. Je suis victime d'une lubie. C'est insensé...

Ma famille me rebat fréquemment les oreilles avec le fait qu'après tout c'est un métier comme un autre, que je n'ai qu'à faire mes huit heures, rentrer chez moi et me concentrer sur ma vie plutôt que sur mon boulot. Et moi de leur rétorquer que non, ce n'est pas un métier comme les autres.

D'ailleurs, c'était dit dans la pub, non ? Un métier pas comme les autres, au service des autres. Sur ce point-là, je peux vous certifier qu'ils ne se sont pas trompés. Gardien de la Paix, c'est tout sauf un métier comme les autres.

Qu'on arrête de me raconter des conneries !

Tout ça pour me faire relativiser et soi-disant me faire comprendre qu'il faut que je prenne de la distance avec mon travail. Stop aux foutaises, s'il vous plaît.

On ne me mettra pas de pareilles balivernes dans la tête. Hors de question. Ça fait des années que je vous explique ma façon d'aborder le travail alors comment pouvez-vous imaginer, ne serait-ce qu'une minute, que je puisse aller au commissariat, faire mes huit heures sans état d'âme et me barrer ? Impossible.

Ce métier, je l'exerce avec mes tripes.

Et mes tripes, leur demander de se mettre en veille pendant huit heures quand elles sont confrontées, à chaque instant, à des situations plus inhumaines les unes que les autres, j'ai bien essayé... histoire de me protéger, mais c'est mission impossible. Avec toute la volonté du monde, il m'est inconcevable de faire ça. Je ne sais pas faire les choses à moitié, en tout cas, pas volontairement.

Impossible.